

Les métropoles tireraient , avec le temps , de grands avantages de cette activité , qui ne peut jamais leur nuire , puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le nouveau , et que Parane consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales , ou des jalousies des couronnes , comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrières éternelles entre des familles et des peuples , dont le plus grand intérêt est de s'aimer , de s'entr'aider et de concourir au bien universel. La haine et la vengeance consentent à souffrir , pourvu qu'elles nuisent ; elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font , du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature et l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés ! Ce dernier paraît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir , dans ces contrées , quelque confiance entre les deux nations européennes qui les partagent. Depuis long-temps on soupçonnait que l'Amazonie et l'Orénoque communiquaient ensemble par la rivière Noire , où la cour de Lisbonne a plusieurs établissemens. La démonstration de ce phénomène si contesté fut acquise , en 1744 , par quelques bateaux portugais , qui , partis d'un fleuve , se trouvèrent sur l'autre : voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministères

auraient bien dû tarir , lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différends qui avaient trop souvent ensanglanté la rivière de la Plata.

Les Portugais , qui s'étaient montrés peu de temps après les Espagnols sur ce grand fleuve , ne tardèrent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent , qu'ils le remontèrent jusqu'à la hauteur de Buénos-Aires , et qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale : cet acte n'avait eu aucune suite , lorsque la cour de Lisbonne ordonna , en 1680 , la formation de la colonie du Saint-Sacrement , précisément à l'extrémité du territoire qu'elle croyait lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols , qui détruisirent , sans beaucoup d'efforts , ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élèvent aussitôt entre les deux puissances : l'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes ; le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique ; mais il soutient que cet ordre de choses a été annulé par des arrangemens postérieurs , et d'une manière plus particulière par celui de 1668 , qui a terminé les hostilités et réglé le sort des deux nations. Après bien des débats , on arrête , en 1681 , que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé , mais que l'habitant de Buénos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

xii.
Les Portugais
veulent
s'établir sur
la rivière
de la Plata.
Leurs démê-
lés avec
l'Espagne.
Accommode-
ment entre
les deux
puissances.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siècle, rompit cette convention provisionnelle, et les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht : ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avaient eu, puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença, entre l'établissement portugais du Saint-Sacrement et l'établissement espagnol de Buénos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel toutes les parties du Brésil, toutes les parties du Pérou, quelques négocians même des deux métropoles, prenaient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'apercevoir que ses trésors du Nouveau-Monde étaient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus sûr moyen que de resserrer, le plus qu'il serait possible, l'entrepôt de tant de liaisons frauduleuses. Ses ministres soutinrent que les dépendances de la place portugaise ne devaient pas s'étendre plus loin que la portée du canon; et ils firent occuper par des troupes et des bergeries, par les bourgades de Maldonado et de Montevideo, par tous les moyens connus, la côte septentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve jusqu'à l'établissement qui leur causait de si vives inquiétudes.

Ces entreprises imprévues ranimèrent d'éter-

nelles animosités, que les liaisons de commerce avaient un peu suspendues. Ces peuples limitrophes se firent une guerre sourde. On se croyait à la veille d'une rupture ouverte, lorsqu'une convention, de 1750, parut devoir terminer les différends des deux monarchies. Le Portugal y échangeait la colonie du Saint-Sacrement et son territoire, contre sept des missions anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissait de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, et la chose n'était pas aisée. Les jésuites, qui, dès leur naissance, s'étaient ouvert une route secrète à la domination, pouvaient contrarier le démembrement d'un empire, fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devaient se croire chargés de la félicité d'un peuple docile qui, en se jetant dans leur sein, s'était reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avaient pas été subjugués. En se soumettant à l'Espagne, avaient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvaient penser que c'était à eux seuls de décider de ce qui convenait à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connaissait pour le joug portugais était également capable d'égarer et d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeait les plus grandes précautions; on les prit.

Les forces que les deux puissances avaient fait partir d'Europe et celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageait : cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçait. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors les avaient menées au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté ; mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devait être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi et à lui couper les subsistances qu'il était obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis osèrent l'attendre en rase campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes : ce grand échec déconcerta leurs mesures ; leur courage parut mollir ; et ils abandonnèrent leur territoire au vainqueur sans faire les efforts qu'annonçaient leurs premières résolutions, et que peut-être comportaient leurs forces.

Après cet événement, les Espagnols voulurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitans de l'Uruguay n'étaient que dispersés, et que jusqu'à ce que le ministère de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seraient toujours disposés à recouvrer

un territoire qu'ils avaient quitté à regret : ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêchèrent que l'accord ne fût terminé ; les deux cours l'annéantirent même en 1761, et tout retomba dans la première confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt par des hostilités simplement tolérées, et tantôt par des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre, le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777. et du 11 mars 1778, l'ont dépouillé, sans retour, de la colonie du Saint-Sacrement ; mais ils lui ont restitué le territoire de la rivière de Saint-Pierre, qui lui avait été enlevé sous le prétexte, si souvent allégué, de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets et entreprenans désolaient la Plata et l'Amazone, des citoyens paisibles et laborieux multipliaient, sur les côtes du Brésil, des productions importantes qu'ils livraient à leur métropole, qui, de son côté, fournissait à tous leurs besoins.

Ces échanges se faisaient par la voie d'une flotte qui partait tous les ans de Lisbonne et de Porto, dans le mois de mars. Les bâtimens qui la formaient se séparaient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective ; mais ils se réunissaient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous

xiii.
Le Portugal
avait fondé
ses liaisons
avec le Brésil
sur une
mauvaise
base. On lui
substitua
le monopole,
plus
destructeur
encore.